

*Par arrêté municipal
interdit de creuser
à Rennes-le-Château (Aude)
où les pilleurs de tombes cherchent le trésor des rois Wisigoths*

Le 29 novembre 1968, Jacques Jaubert fait paraître un article dans *Le Figaro* au sujet de la profanation au cimetière de Rennes-le-Château de la tombe Rougé. C'est aussi un prétexte pour revenir sur le livre *L'Or de Rennes* de Gérard de Sède récemment paru.



AU lendemain du Jour des Morts, une tombe était profanée au cimetière de Rennes-le-Château, dans la haute vallée de l'Aude, en plein pays cathare. C'était le plus récent épisode, sinon le dernier, d'une course au trésor rocambolesque qui dure depuis des siècles et dont la trame s'inscrit à mi-chemin entre la Série noire et le roman historique.

Tout ce qui touche à l'or de Rennes prend une teinte bizarre. Ainsi la dépêche qui signalait les derniers événements faisait état de trente tombes bouleversées. Les gendarmes de Couiza, un sourire ironique aux lèvres, m'ont assuré qu'il n'y en avait eu qu'une, celle de la famille Rougé. Lorsque je suis arrivé là-haut, après quatre kilomètres d'une route qui s'achève en impasse sur le ciel, le petit cimetière de campagne ne portait plus trace de ses blessures.

L'ancienne capitale des Wisigoths, la ville-clé du comté de Razès, avait autrefois, dit-on, vingt mille à trente mille habitants. Il n'en reste plus que soixante-dix. En face des Pyrénées chapeautées de neige, Rennes est devenu un hameau, quelques maisons blotties autour du vieux château dont les murailles croulantes frissonnent dans la bise de novembre.

Une camionnette de la maréchassée stationnait encore au sommet du village. Mais si de nombreuses empreintes ont été relevées, dont celles de talons de femme, les pilleurs courent encore. On doute qu'ils aient trouvé grand-chose, et l'on murmure dans le pays : « Ce sont des amateurs. »

Y aurait-il donc par ici des chercheurs de trésor professionnels ? Certes oui. Depuis une quinzaine d'années, des sorciers, des sorcières, des radiesthésistes, parfois aussi des archéologues viennent à Rennes, munis de cartes, de baguettes, de pelles et de pioches. Ils étalent leurs plans à même le sol, relèvent de mystérieuses coordonnées et se mettent à creuser. Tant et si bien que le maire, craignant de voir le sol de la commune transformé en passoire, a pris un arrêté interdisant de forer sur tout son territoire.

Les pilleurs de la Toussaint n'y sont pas allés au hasard. En 1860, un lingot d'or de cinquante kilos, pas moins, recouvert d'une matière bitumeuse, aurait été trouvé près du Bézu (à quatre ou cinq kilomètres de Rennes à vol d'oiseau) par un cultivateur nommé précisément Rougé. Mieux vaut employer le conditionnel, car si l'abbé Mazieres cite le fait dans un article publié par une revue locale, de vieux Rennais m'ont dit : « Pourquoi cette tombe ? La famille Rougé était pauvre. »

Cette contradiction n'est pas la seule à relever à propos d'un trésor légendaire dont on parle depuis le Moyen Âge. Une reine, Blanche de Castille (que l'on ne saurait confondre avec la mère de Saint Louis), en aurait

été la dépositaire. En 1645, un berger, du beau nom de Paris, trouve des écus d'or dans un gouffre où il a recherché une brebis égarée. Un siècle plus tard une bergère — dans cette contrée les moutons devaient avoir une toison d'or — voit le diable compter les louis.

Gérard de Sede, qui a repris toutes ces légendes dans un livre passionnant intitulé « *L'Or de Rennes* », estime qu'elles reposent sur une réalité : le Razès recèle de l'or depuis des temps lointains (1). Le précieux métal proviendrait soit d'un trésor wisigothique gardé à Carcassonne, soit d'une mine d'or exploitée encore au Moyen Âge près du château de Blanchefort, soit des fonds appartenant aux rois de Majorque, voire de la fabrication de fausse monnaie au Bézu. Les derniers dépositaires en auraient été, vers 1789, les Fleury de Blanchefort dont le chapelain, Antoine Bigou, était aussi curé de Rennes-le-Château.

Il faut évoquer ici un visage singulier, celui de l'abbé Saunière, titulaire, cent huit ans après, de la paroisse de l'abbé Bigou. Enfant du pays, puisqu'il était né à Montazel, Bérenger Saunière, nommé à Rennes en 1865, y mène pendant six ans la vie d'un prêtre pauvre dans un village sans ressources. Un beau jour, pour réparer la table de marbre de l'autel, il déplace les deux superbes piliers wisigothiques qui le soutiennent. L'un sonne le creux. L'abbé en extrait des parchemins, qu'il va faire déchiffrer à Paris.

A son retour, il soulève avec l'aide de deux jeunes gens une dalle placée devant l'autel. Cette pierre, qui porte sur sa face interne deux cavaliers sculptés sur un même cheval, se trouve aujourd'hui au musée de Carcassonne. Saunière aperçoit dans la cache une marmite pleine d'objets brillants. Il laisse retomber précipitamment la pierre et renvoie ses compagnons en leur demandant le secret. Lorsque ces derniers reviennent sur les lieux, le réceptacle est vide.

A partir de ce moment, le curé de Rennes entreprend de grands travaux. Il fait décorer son église dans le style sulpicien en honneur à l'époque, place à l'entrée un diable hideux qui supporte le bénitier et, au-dessus du confessionnal, un énorme tableau en ronde bosse.

Ce n'est pas tout. Saunière achète des terrains, aménage une esplanade, un jardin d'hiver surmonté d'un chemin de ronde, le tout flanqué d'un belvédère et d'une tour néo-gothique fort laide sur laquelle il écrit « Magdala ». Non content de restaurer le presbytère, il édifie à côté la villa « Bethanie » qui a l'allure reposante d'une maison de retraite pour prêtres âgés.

Ce n'est qu'une apparence. Bérenger Saunière y reçoit fréquemment, et l'on compte parmi ses hôtes la cantatrice Emma Calvé, le secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts Dujardin-Beaumetz, l'archiduc Jean de Habsbourg, cousin de l'empereur François-Joseph. Il s'absente souvent pour une destination inconnue, laissant à sa servante, Marie Denarnaud, le soin de répondre aux lettres et... d'encaisser des mandats qui ne manquent jamais d'arriver.

Mais la vie étrange du curé et ses dépenses fastueuses inquiètent l'épiscopat. Après une enquête, prolongée par les dif-

ficultés de la cause et les manœuvres dilatoires de l'accusé, Saunière est déclaré, en 1910, coupable de simonie : on l'accuse d'avoir tiré des revenus du trafic des messes. Déclaré « suspens a divinis », il n'a plus le droit de dire la messe ni d'administrer les sacrements. Les ennuis d'argent reviennent. En 1917, l'abbé meurt à l'âge de soixante-cinq ans.

Pour tous ceux qui ont étudié la vie étrange du curé de Rennes-le-Château, il ne fait pas de doute que Bérenger Saunière a découvert sous la dalle dite des Cavaliers un magot d'une certaine importance, probablement le pécule enfoui par l'abbé Bigou à la Révolution et constituant soit ses fonds propres, soit ceux de la famille de Fleury. Bigou, en 1792, avait en effet refusé de prêter serment à la République et émigré en Espagne où il était mort deux ans plus tard.

L'un des deux jeunes gens qui avaient aidé Saunière dans l'église vit encore :

— Il avait sûrement découvert quelque chose, m'a-t-il dit, car il était très pauvre. Et après, Dieu soit l'argent qu'il a dépensé !

Cette trouvaille était-elle suffisante pour financer les entreprises du curé ?

Jacques Jaubert.

(1) « *L'Or de Rennes* », par Gérard de Sede. (Julliard.)